

Comment Stanley Péan a écrit certains de ses livres

Monique Noël-Gaudreault

Number 130, Summer 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55737ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Noël-Gaudreault, M. (2003). Comment Stanley Péan a écrit certains de ses livres. *Québec français*, (130), 110–111.



Comment Stanley Péan a écrit certains de ses livres

PROPOS RECUEILLIS PAR MONIQUE NOËL-GAUDREULT

Des superhéros à *L'étranger* de Camus

Passionné de bandes dessinées américaines, Stanley Péan grandit en compagnie des superhéros. Edgar Poe est le premier auteur littéraire qu'il lit (dans la traduction du poète Baudelaire). Entre les deux, Bob Morane et d'autres romans d'aventures comme *Tarzan*. Au programme de l'enseignement secondaire à l'époque, Camus, Sartre et Kafka ont suscité chez lui le goût de la littérature. Cependant, c'est Albert Camus qui lui a donné « la piquûre » pour devenir écrivain.

Actuellement, en tant que critique littéraire, il lit beaucoup, notamment pour préparer des entrevues d'auteurs québécois. Il en fait à la fois pour son émission à Radio-Canada et pour le journal *Le Libraire*, trimestriel d'information littéraire distribué gratuitement dans les librairies indépendantes. Cela ne l'empêche pas de se passionner encore et toujours pour les romans policiers et les romans fantastiques. Et de citer Harlan Ellison, qu'il a interviewé l'an dernier, aux États-Unis.

Au Québec, quelques coups de cœur récents : *Un peu de fatigue*, le dernier Stéphane Bourguignon, *Le magicien* de Sergio Kokis et *La maison étrangère*, le plus récent roman d'Élise Turcotte.

La musique de la phrase

Comme chacun sait, le critique littéraire Stanley Péan est aussi écrivain ; il écrit à l'ordinateur, le matin, parce que « c'est plus tranquille ». Il rédige au son de la musique, essentiellement du jazz – instrumental de préférence. Toutefois, il ne déteste pas écouter aussi du classique.

À tout moment, son cerveau enregistre les innombrables récits du monde qui l'environne. La télévision lui sert de déclencheur, même si la littérature se nourrit aussi d'elle-même : un livre en influence un autre, comme nous le verrons avec *Le temps s'enfuit*, prix Christie 2000.

Le travail d'écriture se réalise au jour le jour. Ce que l'on appelle le premier jet n'est jamais vraiment le premier ; Stanley Péan réécrit constamment. Arrivé à la fin, il a l'impression que le travail ne fait que commencer : quatre pages se réduisent à deux et il remet 20 fois son ouvrage sur le métier : « Un vrai cercle vicieux ! » dit-il.

Au bout de dix mois environ, la première version est terminée. Cela signifie qu'il reste encore à Stanley Péan beaucoup de pain sur la planche pour revoir le texte (trois à cinq versions / quatre mois environ). Pour l'équilibre, la musique de la phrase (sa musicalité, son caractère mélodieux), il relit son texte à voix haute comme Gustave Flaubert. En ce qui concerne son registre de langue privilégié, il reconnaît qu'il essaie d'écrire « de manière correcte », mais qu'il ne refuse pas les écarts de langage dans les dialogues. L'éditeur apporte ses commentaires. La thématique, l'histoire que l'auteur veut raconter, voilà ce qui détermine le public cible. Il écrit ce qui intéresse l'adolescent, mais ne pense pas à simplifier le vocabulaire ni la syntaxe. Cependant, si au lieu d'un narrateur extérieur au récit, il confie la narration à un jeune homme de seize ans, il est clair que ce dernier ne s'exprime pas comme lui qui en a 36. Il faut que le langage utilisé reste naturel, à condition toutefois de ne pas abuser des « full », « super », « genre », etc. De toutes façons, ses personnages sont des adolescents intellectuels (crédibles) : Stanley Péan en rencontre dans les salons du livre et dans les écoles. En outre, il a deux nièces qu'il voit régulièrement.

Le métissage culturel

Le roman *La mémoire ensanglantée* a été écrit juste après *l'Emprise de la nuit*, livre très dur destiné à tester jusqu'ou l'éditeur était prêt à le suivre. Une fois ce roman accepté, Stanley Péan revient à un thème déjà traité dans une œuvre pour

adultes, *Le tumulte de mon sang*, et qui lui est cher : le métissage culturel. Né en Haïti, élevé à Jonquière (immigré à l'âge de 8 mois), fasciné par ces deux mondes qui se frôlent, il voulait y revenir dans le personnage d'un adolescent haïtien. Peu de connaissances réelles circulent à propos du pays d'origine des enfants de la diaspora haïtienne. Les parents cherchent à les protéger des horreurs de Duvalier. Tout cet héritage non dit, Stanley Péan voulait l'explorer à travers un personnage de jeune femme, dans *La mémoire ensanglantée*. En outre, le fantastique l'amenait plus loin. Le lecteur croit que Nina cherche à posséder la narratrice pour revenir. Or, c'est sa mère à elle, Nina, qui ne veut pas la laisser partir alors qu'elle est morte. Le rêve que fait la narratrice est un rêve célèbre d'une mystique (rapporté par l'anthropologue français Alfred Métraux dans *Le vaudou haïtien*, un ouvrage incontournable, selon Péan). *La mémoire ensanglantée* constitue un des rares livres à avoir été écrit avec confiance et bonheur.

Jazz et père substitut

Avec *Le temps s'enfuit*, un de ses romans préférés, Stanley Péan complète le propos de *Zombi Blues* et aborde la question de la musique, omniprésente dans sa vie personnelle. Marlon, trompettiste, est la version « jeune » du héros de *Zombi Blues*. En outre, le récit apporte une réflexion sur le rapport au père.

Au moment où Stanley Péan rédigeait ce roman, il lisait *Le principe du geyser* de Stéphane Bourguignon qui traite de ce sujet. Ce n'est qu'en terminant l'écriture du roman *Le temps s'enfuit* que Stanley Péan a constaté cette influence. Le thème de l'orphelin de père qui se cherche un père substitut l'intéressait. Le personnage, souvent déçu, se choisit finalement un modèle qu'il est sûr de ne jamais rencontrer : un musicien mort depuis plus de 40 ans. La musique (géniale) s'oppose à

l'homme (toxicomane) qui n'est qu'un homme. Autre caractéristique, le voyage dans le temps, qui offre l'avantage de n'avoir pas à être expliqué, un avantage qui découle du choix du fantastique : l'ensorcellement de la musique transportera l'adolescent à New York dans les années 1960. Le roman prolonge et développe les prémisses de « L'avocat du jazz », une courte nouvelle, parue en feuilleton dans *La Presse*, où il était également question d'un musicien de jazz disparu. Shadow Hill ne serait-il nul autre que Marlon voyageant dans le temps (pas de photos – pas de témoignages, etc.) ?

Une histoire universelle

Le petit garçon qui avait peur de tout et de rien a été écrit alors que Stanley Péan se sentait bloqué dans l'écriture du manuscrit de *Zombi Blues*. Il décide de travailler sur autre chose ; un conte de dix pages, pour ne pas avoir l'impression d'avoir perdu sa journée ! Récit presque autobiographique, mais les peurs ne sont-elles pas le lot de la plupart des enfants ? Ce texte, légèrement réécrit à la suite des commentaires de l'éditrice, Stéphane Poulin devait à tout prix l'illustrer ; mais il a fallu attendre, car il était « réservé » pour un an et demi ! Aucun contact ne s'est établi entre eux. Lors des premières esquisses, le choix de la couleur de peau des personnages (blancs) orientait la lecture. En fait, selon Stanley Péan, rien ne justifiait qu'ils soient noirs ou non. Finalement, le changement effectué ultérieurement par Stéphane Poulin ajoutait quelque chose à l'histoire : en choisissant de les dessiner noirs, l'illustrateur a réussi à montrer que l'histoire racontée est universelle.

Pour l'auteur, ce n'est pas une histoire complexe, ni un grand défi, mais le travail de l'illustrateur fait la différence. Mentionnons qu'il existe une version créole du livre pour un programme d'alphabétisation en créole à Montréal et en Haïti, sorti le 23 avril dernier, dans le cadre de la Journée mondiale du livre.

Mot de la fin

La littérature, c'est d'abord une fenêtre ouverte sur l'imaginaire. Pour aller au-delà des apparences, chercher une vérité plus profonde, c'est un « mensonge qui dit vrai » [Aragon]. Quand il écrit du fantastique, Stanley Péan ressent un intense plaisir ludique. Cependant, jouer avec la réalité lui permet de montrer l'envers des choses.

stanleypean@videotron.ca



Le temps s'enfuit de Stanley Péan

PAR MARTINE BRUNET*

De quoi s'agit-il ?

Le roman *Le temps s'enfuit* raconte les tribulations d'un adolescent dans le New York des années soixante. Marlon Lamontagne, un jeune trompettiste bourré de talents se retrouve aux côtés de son idole, James Edward Falcon, « le Prince du saxophone alto » (p. 42), et vivra une aventure que lui envieraient quelques musiciens de jazz. Les élèves de 13 à 17 ans éprouveront de l'intérêt pour ce roman qui lie la musique, l'aventure et les personnages louches à une tranche de vie d'un jeune homme d'environ 16 ans.

Le titre

Le temps s'enfuit renvoie à la chanson interprétée par Aïsha, une jeune femme rencontrée dans le métro qui propose à Marlon de se joindre à son groupe de musiciens pour l'enregistrement d'une pièce. Ce soir-là, en accompagnant la chanteuse, le jeune homme improvisera un air qu'il réentendra, la nuit venue, sur un disque d'occasion de Falcon intitulé « Tempus Fugit ». Le titre du microsilon « fait référence à un poème antique sur la fugacité du temps, calembour dont les compositeurs de be-bop raffolaient » (p. 32).

Le temps et l'espace

L'histoire de Marlon se déroule en deux temps : l'époque actuelle et les années 1960 entre les pages 44 et 148. Par un tour du romancier, l'adolescent, en train de jouer de la trompette dans sa salle de musique à Montréal, se retrouve dans une ruelle sordide de New York tout près de James Edward Falcon, transigeant une dose d'héroïne avec son vendeur, Chico.

Les lieux appartiennent à deux univers distincts selon que le personnage évolue à Montréal ou à New York. Ainsi Marlon, un élève d'une polyvalente montréalaise, partagera son temps entre l'école, la maison qu'il habite avec sa mère et des endroits connus à Montréal, le métro, certains commerces, etc.

Sa vie bascule au moment où il se retrouve à New York car ses points de repère sont annihilés. Il côtoiera Falcon et un milieu pour le moins différent du sien : l'appartement de Dolorès, une jeune femme entretenue par un caïd, un bar de jazz où se rencontraient les célébrités de l'époque (Coltrane, Jack Kerouac) et certains coins de Harlem où les musiciens vont se procurer de l'héroïne.

La structure du récit

Le roman, rédigé au je, s'ouvre sur un prélude évoquant la passion qu'éprouve Marlon Lamontagne pour la musique. Celui-ci présente aussi la situation familiale du jeune homme : sa mère l'a élevé seule pendant que son père était constamment parti en tournée.

Les chapitres 1 et 2 relatent sa rencontre avec Aïsha, le point de départ de son aventure, l'écoute du disque « Tempus Fugit » et la découverte qu'il est le sosie de Shadow Hill, un musicien qui interprète sur ce disque un solo que lui-